

Insoutenable légèreté

Ce n'est que vers une heure du matin que nous avons trouvé la cause des interruptions aléatoires du serveur de la société. J'espère que ma femme se sera couchée tôt. Ma secrétaire l'aura prévenue de remettre notre soirée.

Après quelques tests supplémentaires, je regagne mes pénates. J'adore ce job, grassement payé, mais revenir à la maison si tard - ou si tôt - est éreintant.

Pour ne pas faire de bruit, je quitte mes chaussures devant la porte d'entrée. Je voulais aller directement dans la chambre, mais je change de cap, intrigué par des éclats de lumière dans le couloir de gauche. Aux flashes qui dansent à travers la porte vitrée du petit salon, j'imagine que ma douce a oublié d'éteindre le téléviseur.

Je suis surpris de voir qu'elle a préféré m'attendre en regardant la télé plutôt que de dormir seule. Je suis touché, elle est adorable.

Je tâtonne à la recherche de la télécommande. Rien sur la table basse. Peut-être sur le divan qu'elle occupe de tout son long ?

L'appareil est dans sa main, je m'en saisis, éteins le poste et essaye de la réveiller :

— Jessie, ma chérie... Je vais me coucher, viens.

Ses lèvres ont bougé, je n'ai rien entendu. Je colle mon oreille contre sa bouche et la prie de répéter.

— Ooorrte ouaa.

Porte-voix ? Qu'est-ce que ? Oh, porte-moi ! Ma foi, si c'est ce qu'elle veut. Je glisse un bras sous ses épaules, un sous les genoux et la soulève. Elle assure ma prise en passant son bras autour de mon cou. Ses cinquante-cinq kilos paraissent incroyablement légers.

Après avoir fait attention à ne pas l'assommer aux passages des portes, je la pose sur notre lit.

— Zzzabille moi, souffle-t-elle en me retenant.

Là, je comprends de suite.

Je me libère de son bras et vais retirer ses mocassins. Je déboutonne son jean et le tire lentement jusqu'aux pieds que j'embrasse avant de les passer délicatement dans les étroites jambes du pantalon. Je descends la fermeture éclair de son gilet et le lui ôte en faisant très attention à ne pas lui tordre un bras. Sa brassière est trop difficile à enlever, elle la gardera, ainsi que sa culotte.

Je souris en la voyant se mettre sur le ventre et soupirer d'aise. Il lui arrive encore de dormir sur les genoux, les fesses en l'air, comme une enfant.

Je me déshabille, me glisse sous la couette et invite Morphée à me prendre dans ses bras. Jessie s'approche de moi, s'installe sur moi, puis descend. Quelque chose la perturbe car elle remonte, redescend... Elle a beau être légère, j'aimerais savoir pourquoi elle bouge autant ?

Maintenant, elle retourne à sa place. Je souris en comprenant qu'elle est gênée par la couette qui nous sépare.

Mais, que fait-elle encore ? J'entrouvre les yeux et distingue sa longue silhouette hors du lit. La couette se soulève, retombe et la revoilà qui vient se blottir contre moi. Si elle veut faire l'amour, c'est foutu d'avance. Je suis trop fatigué, j'ai vraiment sommeil, je ne pourrai pas assurer.

Non, elle ne veut que poser sa joue contre la mienne, presque bouche contre bouche. Unir nos souffles, elle aime ça. Elle dit qu'elle me respire. Il est vrai qu'elle préfère l'amour tendresse à la férocité sexuelle. Et ce soir, je suis de son avis.

Même à moitié endormi, je reconnais le corps de la jeune femme qui, au restaurant universitaire, est venue s'asseoir à ma table en disant : « Ah, je te trouve enfin ! ». Surpris, j'avais averti cette belle inconnue qu'elle se trompait de

gars. En me fixant, elle avait soutenu que, non seulement j'étais la bonne personne, mais qu'en plus, nous allions vivre ensemble.

Je suis tombé raide dingue de cette fille. Nous ne nous sommes plus quittés, puisqu'elle est devenue mon épouse bien-aimée.

J'aime ses cheveux blonds et fins qui encombrent ses joues. Des fils d'or, qu'aucune barrette ne parvient à domestiquer et qui viennent chatouiller mon visage.

J'aime ses yeux dorés, souvent cachés par les immenses sourires qui lui remontent les pommettes.

J'aime la longue fossette qui va de son nez à sa bouche et qui transforme sa lèvre supérieure en deux vagues reliées par leurs crêtes.

J'aime son cou, à mon avis trop mince et trop fragile pour soutenir une tête si pleine et si belle.

J'aime ses fines épaules et j'adore les deux clavicules saillantes qui les soutiennent fièrement.

J'aime la rainure de sa colonne vertébrale. Elle partage son dos en deux parties égales et fait ressortir son magnifique et attendrissant losange de Michaelis¹[1].

J'aime ses hanches qui vont, je pense, s'élargir un peu maintenant qu'elle est enceinte.

J'aime son petit ventre qui s'arrondit pour créer un petit être qui, je l'espère, sera la copie conforme de sa maman. Pour les seins, j'ai déjà vu une différence.

Parfois, je me demande si son nez, si petit qu'il peine à dissimuler les deux trous minuscules et parfaitement ronds de ses narines, va grandir lui aussi ? Sa

¹[1] Losange dont les quatre pointes sont : le bas du sillon lombaire, les deux fossettes rénales et le sommet du pli fessier.

gynécologue devrait me renseigner. À moins qu'elle ne se moque de moi, comme chaque fois que je pose une question.

Au fait, elle est nue. Elle a réussi à quitter ses sous-vêtements sans même se réveiller. Mes doigts se réjouissent de la douceur et de la tiédeur de sa peau. Mes paumes adorent la rondeur de ses fesses.

Malgré la fatigue, je me sens devenir de plus en plus amoureux alors qu'elle, elle devient de plus en plus légère...

Je ne la sens presque plus, ma joue perd le contact de la sienne. Elle s'envole, se dilue, se dissout... Mes mains ne trouvent plus son corps. Un grand vide s'empare de moi.

Je me réveille terrorisé, une fois de plus. Pourquoi mon esprit s'obstine-t-il à revivre cette scène des jours heureux ? Ce rêve récurrent finira par me tuer.

Effondré, je pleure ma belle et tendre Jessie, décédée au début de l'été dernier dans une effroyable collision ferroviaire.

Enceinte de sept mois, elle avait refusé de prendre la voiture pour aller en vacances chez sa maman... où je n'ai jamais eu le bonheur de la rejoindre.

Fin.
